

[Kleinmachnow,] Sonntags, den 20. 1. 1974

Ei, ei, vielliebe Sarah,

des Menschen Wille ist sein Himmelreich. Dies brachte das Schütteln der langen vielen Ohren in der Wolfsfamilie zum Stillstande, oder, richtiger gesagt, aus der von-links-nach-rechts-Bewegung wurde eine von-oben-nach-unten. Ja, die Schlittschuhgedichte sind schön, besonders das erste, und wenn es für einen Dichter einen Maßstab für das gibt, was er braucht, so sind halt seine Gedichte. Daraus schließ ich messerscharf, dass doch sein kann, was nicht sein darf. (Merke: Alles – oder fast alles – ist besser als dieser Party-Unsinn, der den weiblichen Menschen binnen kurzem ruiniert oder zur Verzweiflung treibt.)

Denk mal nicht, dass ich mir bis jetzt ein Bild gemalen hatte, auf dem eine blütenweiße Sarah und ein kohlrabenschwarzer Karl zu besichtigen waren. Vielmehr dacht ich – die mir beinahe unbekannte Spielart von „Liebe“ bestaunend – dass von beiden Seiten viel Besitzenwollen und Auftrumpfenmüssen da war und wenig wirklich Verstehen- und Helfenkönnen, dass also die reine unvernünftige Leidenschaft regierte ohne die Prise Freundlichkeit, die auch zwischen Liebenden ganz nützlich ist... Jedoch nun les ich zum erstmal die Wörter „helfen“ und „Freundschaft“ in Deinem Brief, und les sie mit Freuden. (Allerdings, das stimmt, partiisch war und bin ich, nämlich für den weiblichen Teil, den ich nicht gern zugrunde gehn sehn wollte und will. Nun aber, wenn's sein Wunsch und Wille ist und er dabei dichten kann, so wird sichs wohl nicht um Zugrundegehn handeln.)

Volker Braun schrieb uns zu Neujahr ein Gedicht, das fing an: Ich lebe nicht oft wirklich. - Es erstaunte mich etwas, dass auch er dies Gefühl kennen soll (es sei sein Grundproblem, erfuhr ich inzwischen), das auch mir zu schaffen macht. Nun les ich bei Dir, Seite zwei, zweite Zeile: ... „dann leb ich wieder“, und das erklärt ja alles. Und es heißt bei Dir wie bei schreibenden Leuten überhaupt: Dann bin ich wieder imstande, aus der sogenannten Realität Wirklichkeit für mich

[Kleinmachnow,] Dimanche, 20. 1. 1974

Tiens, tiens, très chère Sarah,

La volonté de l'homme est son royaume. La famille Wolf a donc cessé de secouer ses nombreuses longues oreilles, ou plus exactement, leur mouvement de gauche à droite a été remplacé par un mouvement de haut en bas. Oui, les poèmes sur le patinage sont beaux, surtout le premier, et s'il y a une unité pour mesurer ce dont un poète a besoin, ce sont bien ses poèmes. J'en conclus, dans ma clairvoyance aiguisée, que ce qui ne doit pas être, peut être. (Note : tout – ou presque tout – vaut mieux que ces absurdes fêtes, qui ruinent l'être féminin en peu de temps ou le conduisent au désespoir).

Ne pense pas un instant que je me sois fabriqué jusque là l'image d'une Sarah blanche immaculée et d'un Karl noir comme du charbon. Je pensais plutôt – en m'émerveillant de cette variété d'« amour » qui m'est presque inconnue – que des deux côtés, il y avait un grand désir de posséder et de parader, et peu de capacité réelle à comprendre et aider, et que c'était donc le règne de la passion pure et déraisonnable, sans cette pincée d'amabilité qui est aussi fort utile entre amants... Mais maintenant, voilà que je lis pour la première fois dans ta lettre les mots d'"aide" et d'"amitié", et je les lis avec plaisir. (En effet, il est vrai que j'ai pris et prends toujours parti pour la femme, que je ne voulais pas et ne veux toujours pas voir périlcliter. Mais maintenant, si c'est son souhait et sa volonté et qu'elle peut écrire de la poésie, alors le danger de périlcliter me semble probablement écarté).

Volker Braun nous a écrit pour le Nouvel An un poème qui commençait ainsi : Je ne vis pas souvent vraiment. – J'ai été un peu étonnée qu'il connaisse lui aussi ce sentiment (ce serait son problème fondamental, ai-je appris entre temps) qui me donne à moi aussi du fil à retordre. Et voilà que je lis dans ton livre, page deux, deuxième ligne : ... "ensuite, je revis", ce qui éclaire tout. Dans ton cas, comme pour les gens qui écrivent en général, cela veut dire : je suis à nouveau capable de transformer le soi-disant

zu machen, ob nun schreibend oder nicht, aber meistens auch schreibend. Woraufhin alles schütteln irgendwelcher Ohren aufzuhören hat.

Liebe Sarah, in Kleinmachnow ist der Frühling am Ausbrechen, mit ihm zusammen die Weidenkätzchen und die Grippe. Letztere hatte mich vergangene Woche, komische Schwäche. Dabei las ich noch, zum zweiten Male, „Eichmann in Jerusalem“ von der Hannah Arendt, was Deiner Anhörung der „Winterreise“ wohl die Stirne bieten kann in Bezug auf Schlimmheit. Ein Mensch wird vorgeführt, der nicht imstande ist, sich vorzustellen, was die Folgen seiner Tätigkeit sind, der nur in Klischees denken und reden kann und dem im Gedächtnis nur Vorfälle bleiben, die ihm persönlich zu erhebenden oder erniedrigenden Gefühlen verhalfen. Ich seh mich um und erschrecke zum wiederholten Male sehr. Und dagegen unser bisschen Geschreibe? „Auf Hoffnung hin“, sagte der gute Johannes Bobrowski, der mit solchen Sachen glaub ich ganz gut Bescheid gewusst hat. Erzählten wir Dir von dem Dresdener Maler Dierske, der mit B. befreundet war, später ja „verrückt wurde und es auf eine nicht sehr auffällige Weise heute noch ist; der uns mit kleinen Werken aus seiner Produktion dauernd beglückt, darunter eine Bobrowski-Komposition, die einen Ausspruch Bobrowskis – zu eben jenem Dierske im Winter 1964 am S-Bahnhof Friedrichstraße getan – angeblich wortgetreu wiedergibt: „ Das weißt Du ja auch selbst: dass innerhalb der nächsten zehn Jahre die Hölle auf Erden losgehen wird – hüben wie drüben. Such du dir eine Arbeit – geh du zu Tieren oder zu ähnlichen vernunftbegabten Wesen – du hast die Kraft dazu! Ich – kann das nicht mehr.“

Nun: Die zehn Jahre sind vorbei. Die Hölle auf Erden? Vielleicht liegt die Hölle darin, dass man ihr allmähliches Sich-Einschleichen kaum noch bemerkt, und dass man nur, wenn einen zehn Jahre alten Film sieht, über die Naivität der Leute erstaunt ist, die da drin vorkommen und noch an das glauben, wovon sie reden. Ich vergleiche mein inneres Gesicht von vor zehn Jahren mit meinem heutigen, mit der Maske, die man nun nicht mehr runterkriegt und an die man sich gewöhnt ... (In einer Salinger-Erzählung fängt

réel en une réalité pour moi, par l'écriture ou pas par elle, mais la plupart du temps par elle. Là-dessus, il n'y plus qu'à arrêter de secouer les oreilles.

Chère Sarah, à Kleinmachnow le printemps arrive, en même temps que les chatons des saules et la grippe. Cette dernière m'a eue la semaine dernière, une étrange faiblesse. Je relisais alors pour la deuxième fois le "Eichmann à Jérusalem" de Hannah Arendt qui, pour ce qui est de l'horreur, peut rivaliser avantageusement avec ton "Voyage d'hiver". Voilà un homme incapable de se représenter les conséquences de ses actes, qui ne sait penser et parler qu'en clichés, et qui ne se souvient que des incidents ayant provoqué en lui le sentiment de s'élever ou de s'avilir personnellement. Je regarde autour de moi et une fois de plus, j'ai très peur. Et nos petits écrits doivent lutter contre ça? "Se tourner vers l'espoir", disait ce bon Johannes Bobrowski, qui, je pense, connaissait assez bien ce genre de choses. T'avons-nous parlé du peintre de Dresde, Dierske, qui était un ami de B., devenu plus tard "fou" et qui l'est encore aujourd'hui, de manière discrète; qui nous ravit constamment avec de petites œuvres de sa production, parmi lesquelles une composition sur le thème de Bobrowski qui restitue a priori fidèlement une déclaration de Bobrowski – faite à ce même Dierske à l'hiver 1964 à la station de S-Bahn Friedrichstraße : "Tu le sais toi-même : dans les dix prochaines années, l'enfer va se déchaîner sur Terre – ici comme de l'autre côté. Cherche-toi un travail – va chez les animaux ou chez des êtres similaires dotés de raison – tu en as la force ! Moi – je ne peux plus le faire".

Eh bien : les dix ans sont passés. L'enfer sur Terre ? Peut-être que l'enfer se trouve dans le fait qu'on remarque à peine sa progressive immixtion, et que ce n'est que lorsque qu'on voit un film vieux de dix ans qu'on est étonné de la naïveté des gens qui y apparaissent et qui croient encore à ce qu'ils disent. Je compare mon visage intérieur d'il y a dix ans avec celui d'aujourd'hui, avec le masque dont on ne peut plus se débarrasser et auquel on s'habitue... (Dans une nouvelle de Salinger une jeune femme

eine junge enttäuschte Frau, nachdem sie was getrunken hat, hemmungslos an zu weinen und wiederholt eins ums andere Mal: And I was such a nice girl...)

Kommst du über'n Hund, kommst du auch über'n Schwanz, pflegte meine Mutter zu sagen. Über welchen Körperteil des Hundes wir uns gerade befinden, das weiß ich nicht. Aber, wie es am Ende eines mir jüngst zugegangenen Gedichtes heißt: Drüber! Drüber!

Ich grüß Dich.

Deine Christa

femme déçue, après avoir bu un verre, se met à pleurer sans retenue et répète sans cesse : And I was such a nice girl...)

Si tu passes sur le chien, tu passes aussi sur la queue, disait ma mère. Je ne sais pas sur quelle partie du corps du chien nous nous trouvons en ce moment. Mais, comme il est dit à la fin d'un poème que j'ai reçu récemment : "Passe dessus ! Passe dessus !"

Je te salue.

Ton amie Christa